



Patrice et Philippe Garnier, au hameau de Barels, en cœur de Parc national du Mercantour, le 22 août 2025.

PHOTOS A. O.

GUILLAUMES A deux heures de marche de la piste la plus proche, se dévoile le hameau de Barels, au cœur du Mercantour. Un couple de septuagénaires y vit à l'année, dans un isolement presque absolu.

Ces retraités vivent dans un hameau coupé du monde

PAR ALEXANDRE ORI / AORI@NICEMATIN.FR

DE LA VIE ? Si loin du village, au bout du chemin, en plein cœur du Mercantour, c'est improbable. Là, juchées sur une falaise abrupte du Val-d'Entraunes, apparaissent pourtant les silhouettes éparées d'un hameau, intrigant jeu d'osselets jeté au creux d'une houle résineuse de mélèzes et de pins mugho. Nature reprenant ses droits sur des ruines. Boudés par la route, ces bourgs fantômes peuplent les hauts plateaux de l'arrière-pays. Durant l'après-guerre, les derniers habitants ont abandonné les restanques de leurs aïeux, terres pauvres et iso-

lées. Pourquoi en serait-il autrement aux confins de la vallée du Var ? Peut-être parce que, sur un coin de carte, « Barels » suggère en six petites lettres l'existence d'une longue histoire humaine, paumée à deux heures de marche de la piste la plus proche. Drôle d'intuition soudain confirmée par des éclats de rire enfantins. Le vent les transporte au-delà du grondement d'un torrent qu'il faut traverser à gué pour rallier enfin l'invisible foyer. *Nice-Matin*, en randonneur égaré, y est accueilli à bras ouverts par les « Barelencs », ces quatre familles se partageant,

surtout l'été, les vieux corps de ferme retapés.

« Une terre où nous ancrer, élever une famille et conduire un troupeau »

L'apéro est servi chez les Garnier qui reçoivent sept de leurs petits enfants. Une joyeuse compagnie qui tranche avec la solitude habituelle du couple de septuagénaires. Car Patrice, 74 ans, et Philippe, 73 ans, sont les seuls à vivre à l'année à Barels. À deux heures et demie d'une pharmacie, trois heures d'un hôpital. « À pied, tout va moins vite, surtout à notre

âge, c'est sûr », élude l'époux d'un rire malicieuse, quand l'épouse concède que « ça n'est pas très raisonnable... » avant de se raviser, ses yeux d'un bleu translucide ayant retrouvé le feu de leurs vingt ans. « On s'est installés en 1979. Il n'y avait ni électricité, ni téléphone, ni tout-à-l'égout (ce qui est toujours le cas). Mais il y avait des sources, alors on est restés. Lui pour fuir Paris et un milieu bourgeois, moi pour renouer avec mon héritage paysan. Nous étions encore jeunes et cherchions une terre où nous ancrer, élever une famille et conduire un troupeau. » Un retour « aux choses élémentaires » comme une révolution intime, dix ans après mai-68. Philippe réprime un sourire et retient une vieille fougue par la bride : « On voulait fuir un modèle de société, faire quelque chose de constructif de nos vies. » Les brillantes études auxquelles il était promis ne suffisaient pas ? Hochement de tête. À croire qu'en restaurant les faïsses, on apprend des choses qu'il n'y a pas dans les livres.

Quatre heures de marche pour remonter les courses

« Il y a eu une improbable transmission entre les derniers villageois et les néo-ruraux. Quand nous sommes arrivés, ces derniers étaient des soixante-huitards qui vivaient en communauté avec des bures », ravive Patrice avant de se resserrer un peu d'eau, gardée fraîche dans sa gourde



Vous l'aurez compris, papa et maman sont des rebelles

CÉCILE, FILLE DU COUPLE GARNIER

estampillée « Fête de l'Huma ». « Vous l'aurez compris, papa et maman sont des rebelles », s'illumine tendrement Cécile. En 1980, elle était la première naissance au hameau depuis au moins trois décennies. Petit miracle... qui annonce paradoxalement l'inéluctable retour à la civilisation. Les habitants ont bien envisagé de créer une école : un instit a même passé un semestre à la fraîche, pour mieux jeter l'éponge, « faute au climat trop rude ». Tant pis, ça sera l'instruction à la maison, avant de se réinstaller par intermittence dans la vallée.

« Nous avons attendu la retraite, il y a dix ans, pour remonter à plein temps », expédie Philippe, bonhomme, comme si c'était une évidence. Il n'y a pourtant rien d'évident à marcher quatre heures, une fois par semaine, pour faire ses courses à Guillaumes... « Ça maintient en forme », se réjouit celui qui descendait tous les deux jours lorsqu'il était chevrier. « Les parents sont certes sportifs, ils ne manquent pas de se faire aider par un hélicoptère », précise Saphia, une des filles. « On parle d'une tonne de vivres livrée en juin : café, huile, alcool, céréales, boîtes de conserve, bombonnes de gaz. » De quoi compléter la production maraîchère du couple, entretenant un robuste potager à flanc de colline.

Sans la famille : les ruines

« Faut dire que pendant les vacances, il y a du monde à nourrir », glisse Patrice, attendrie par sa horde de petits-enfants à qui

mieux mieux chassera le grillon ou construira une cabane. « La plupart des familles installées ici on finit par partir. De leur passage, il ne reste que des ruines. » Bref silence, qui, sans la présence des époux Garnier, pourrait s'éterniser sur Barels. « Après nous, je ne suis pas sûr que d'autres s'installent à plein temps. » Les regards usés interrogent la jeune génération. « Avec une partie de la fratrie, nous avons acheté une belle maison, à côté de l'église, il y a quinze ans, glisse Cécile. Pour le chantier, nous avons ramené tous les copains. Sans quoi, tout se serait effondré. Avec les normes du Parc, ça n'a pas été simple. D'un lieu abandonné, nous avons fait un havre de vie. Demain, j'y passerai bien ma retraite. » Elle observe ses deux filles de 7 et 10 ans : « Ici, on sera toujours à l'abri, c'est notre point de ralliement et d'ancrage. » D'où l'on vient et où l'on va, la source et l'estuaire, au milieu de nulle part.

Ils veulent une passerelle, le Département et le Parc refusent

Crues après crues, le vallon mameux de la Barlatette n'a cessé de se raviner... jusqu'à devenir une plaie incicatrisable, infranchissable torrent les jours d'orage. Rien d'anodin en montagne. N'importe quel marcheur expérimenté sait renoncer face à la colère des eaux. Mais dans ce coin du Val-d'Entraunes, le passage à gué n'est pas un simple chemin de randonnée. C'est le seul accès au hameau de Barels. Une ligne de vie pour ses habitants : « Nous avons des stocks. Mais s'il pleut plusieurs jours d'affilée, ou s'il y a une tempête très intense et localisée, comme ça arrive de plus en plus souvent, nous avons tôt fait de nous retrouver bloqués en montagne. »

« Traverser à gué, c'est trop dangereux. Ça ne peut pas durer. »

Les Garnier, couple de septuagénaires, seuls occupants à l'année du bourg isolé, se sont ainsi résolus à traverser le torrent, l'hiver dernier, malgré la puissance du courant. « C'est trop dangereux. Ça ne peut pas durer », tranche Daniel Lance. Mémoire des lieux, ce descendant d'une vieille lignée barelenc rappelle qu'un « pont enjamait le vallon, dans la première moitié du siècle dernier. À chaque fois qu'il était détruit, les habitants en construisaient un autre. » Alors pourquoi ne pas se mettre à nouveau en chantier ? « Parce que le Parc national du Mercantour et le Département ne veulent pas de passerelle. » Un refus motivé par une étude géologique du service de restauration des terrains en montagne.

« Il faudrait des tonnes de béton »

« Il faudrait des tonnes de béton... là où le terrain est particulièrement meuble. Ça semble impossible. Et puis, en cœur de Parc, les autorisations seraient difficiles à arracher », déplore le maire de Guillaumes, Jean-Paul David ne perd pourtant pas espoir : « Je suis responsable de la sécurité de tous les administrés. L'humain, dans ces moments-là,



doit être prioritaire. Si aucun accès sûr n'est aménagé, il faudra faire monter un hélicoptère, n'en déplaise au Parc. »

Ce dernier, en partenariat avec le Département, a mis en place une déviation, au printemps. Mais parce que cet itinéraire temporaire traverse aussi le torrent à gué, déroule un dénivelé plus exigeant et n'est pas entièrement balisé, les habitants du hameau lui préfèrent l'original... bien qu'il soit désormais interdit d'accès. Si des rectifications sont attendues à l'automne, aucun consensus n'a été trouvé.

Laisser revenir l'humain ou la nature ?

Un dilemme existentiel se noue à Barels, comme un sourd dialogue opposant vieilles ruines et forêt vierge aux foyers retapés et à leurs festifs occupants. Faut-il laisser à la nature ce hameau déserté ou bien reconstruire ces maisons familiales, les remplir à nouveau d'amis et de bruit ? « Mon père et mon grand-père sont nés dans ce corps de ferme. Je ne peux pas me résoudre à voir ces lieux tomber en ruine et dans l'oubli », s'embrase Daniel Lance en embrassant du regard la terre habitée par ses « ancêtres durant des siècles ». Il y a cinq ans, porté par une implacable volonté, l'écrivain niçois entreprenait de faire rebâtir la demeure de sa grand-tante. Un sacerdoce.

Normes drastiques pour reconstruire

En cœur du Parc national du Mercantour, les restrictions sont légion, remparts aux dérives urbanistiques. Les travaux n'ont pu se lancer qu'à l'issue d'une « procédure colossale ». « Afin d'illustrer le niveau d'exigence du Parc, nous avons dû conserver au maximum les bardeaux d'origine, en bois de mélèze. Pour la maçonnerie, nous ne pouvions utiliser que de la chaux et du sable », relate l'artiste qui ne s'est « pas laissé décourager. Au moins, j'ai eu la chance de pouvoir retaper... L'opportunité ne se présente pas pour toutes les ruines : celles qui ont perdu leur toiture n'obtiendront aucune auto-

Le hameau de Barels est majoritairement parsemé de ruines, seules quatre familles y ont retapé des maisons.

risation. » Un « petit miracle » attirant, chaque premier week-end de juillet, des farandoles d'amis. Sorte de pèlerinage festif célébrant « le retour de la vie » sur ces hauts plateaux.

Un rassemblement et une philosophie qui ne font pas l'unanimité au hameau. « Si la nature reprend pleinement ses droits, c'est beau aussi. N'avons nous pas assez d'endroits où nous réunir ailleurs qu'en pleine montagne ? », interrogent de concert Erika et Fred. Après avoir régulièrement campé durant vingt ans aux abords de Barels, « pour être au plus proche d'une nature préservée, sauvage », le couple de cinquante s'est décidé à acheter en 2019. « Mais jamais nous n'avons invité des proches », se défendent-ils.

Une faune exceptionnelle, présente « avant les tout premiers habitants »

« Nous venons ici parce qu'Erika fait de la photo animalière. Cette partie du parc est peu fréquentée par les randonneurs, ce qui nous a permis d'observer des espèces exceptionnelles. » Encore émerveillée, la photographe naturaliste dépeint son face-à-face avec une meute de loups, le premier envol d'un petit gypaète barbu, la proximité d'une harde de cerfs... « Ils étaient là avant les tout premiers habitants, avant les troupeaux qui ont altéré leur habitat naturel. Aujourd'hui nous avons l'opportunité de ne pas reproduire cette anthropisation. »

La remarque secoue Daniel Lance qui, aussitôt, réplique qu'« ici, nous pouvons viser l'autonomie alimentaire, énergétique. C'est un lieu de résilience, de résistance à la société de consommation qui détruit le vivant. » « Mais restaurer des restanques, c'est aussi raser une partie de la forêt », lui répond-on. Quand la promesse du réenracinement se heurte à l'éthique de la non-intervention, l'écologie se déchire... et Barels attend que son sort soit tranché.

Daniel Lance, descendant d'une lignée de Barelois, devant l'église du hameau, le 22 août 2025.

